

Alphonse DE LAMARTINE, « Première méditation : L'Isolement »,
in *Méditations poétiques*, 1820.

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds ;
Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

5 Ici, gronde le fleuve aux vagues écumantes,
Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur ;
Là, le lac¹ immobile étend ses eaux dormantes
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres,
10 Le crépuscule encor jette un dernier rayon,
Et le char vaporeux de la reine des ombres
Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

Cependant², s'élançant de la flèche³ gothique,
Un son religieux se répand dans les airs,
15 Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente
N'éprouve devant eux ni charme⁴, ni transports,
Je contemple la terre, ainsi qu'une ombre errante :
20 Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon⁵, de l'aurore⁶ au couchant⁷,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis : Nulle part le bonheur ne m'attend.

25 Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières ?
Vains objets dont pour moi le charme est envolé ;
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé.

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,
30 D'un œil indifférent je le suis dans son cours ;
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil ? je n'attends rien des jours.

¹ Lac du Bourget, en Savoie (cf. poème *Le Lac*)

² Pendant ce temps

³ Partie effilée couronnant une tour ou un clocher

⁴ Du latin *carminem*, « formule magique »

⁵ Vent du Nord, ici le nord

⁶ L'est

⁷ L'ouest

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière⁸,
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts⁹ :
35 Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire,
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au-delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil¹⁰ éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
40 Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux ?

Là, je m'enivrerais à la source où¹¹ j'aspire,
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour !
45 Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore,
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi ;
Sur la terre d'exil pourquoi restè-je¹² encore ?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
50 Le vent du soir se lève et l'arrache aux vallons ;
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie :
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons¹³ !

⁸ De l'italien *carriera*, « chemin pour les chars », ici parcours, en l'occurrence rotation

⁹ Lieu dépeuplé, lieu de retraite

¹⁰ Dieu

¹¹ À laquelle

¹² Est-ce que je reste

¹³ Vents du Nord, froids et violents